

du domaine de Ferrare, Baruffaldi fut exilé, sans avoir été entendu, en 1711. Après deux années d'exil, il put rentrer dans sa ville natale, où il fut successivement appelé à professer la théologie et les belles-lettres. Il y remplit en même temps les fonctions de grand vicaire de l'archevêque de Ravenne, et fut nommé, en 1720, archiprêtre de l'église collégiale de Cento, ce qui l'obligea depuis lors à habiter tour à tour Cento et Ferrare. Il avait établi chez lui, dans cette dernière ville, une société littéraire qui devint l'académie de la Vigna. En y entrant, chaque membre prenait un nom académique. Baruffaldi choisit celui d'Enante Vignajuolo, que portent plusieurs de ses productions. Les ouvrages de ce savant aimable et spirituel sont écrits en latin et en italien, en vers et en prose. Mazzuchelli en a dressé la liste, qui dépasse la centaine. Nous nous bornerons à citer : *Della Storia di Ferrara* (1700); divers poèmes, intitulés : la *Tabaccheide* (1714); *Il Grillo* (1738); *Il Canepajo* (1740), un des meilleurs poèmes didactiques italiens, ayant pour sujet la culture du chanvre; *I Daccanali* (1710); des tragédies : *Ezzelino* (1721); *Giocasta la giouine* (1725); la *Deifobe* (1737); *Il Sacrificio d'Abele* (1739). — Le neveu du précédent, Jérôme BARUFFALDI, né à Ferrare en 1740, mort en 1817, s'est fait connaître comme un savant bibliographe. Il étudia chez les jésuites, qui le complèrent bientôt au nombre de leurs membres, se livra à l'enseignement de la rhétorique, et, lors de la suppression de l'ordre de Jésus, il vint s'établir dans sa ville natale, où il reçut la place d'inspecteur des études pour toute la province, et le titre de secrétaire perpétuel de l'académie. On a de lui plusieurs catalogues, notamment celui qui, sous le titre de : *Saggio della tipografia Ferrarese* (1777), cite les ouvrages imprimés à Ferrare de 1471 à 1500; *Dei Notizie della Accademia letteraria Ferrarese* (1787); la *Vie de Claudio Tedeschi* (1784); la meilleure biographie qu'on possède de l'Artiste (1807), etc.

BARUFFI (Joseph-Philippe), voyageur et publiciste italien, né à Mondovì (Piémont) vers le commencement de ce siècle. Il est professeur de philosophie à Turin et docteur de la faculté des sciences. Il a parcouru une partie de l'Europe, la Grèce, la Turquie, l'Égypte, etc., et il a donné le résultat de ses explorations dans des relations pleines d'intérêt : *Pérégrinations d'automne; Voyage en Orient; Voyage en Russie; De Turin aux Pyramides*, etc. Ces vastes excursions ne lui ont point fait oublier, comme à la plupart des voyageurs, de visiter en artiste et en archéologue son propre pays, ainsi que le témoignent ses *Promenades à l'intérieur de Turin*. Il a publié aussi beaucoup d'écrits sur diverses questions scientifiques, économiques ou politiques; un cours de physique appliquée à l'agriculture, des leçons sur le percement de l'isthme de Suez, etc.

BARUTEL (Grégoire DE), poète languedocien, né à Villefranche de Lauraguais vers 1620, mort vers la fin du XVII^e siècle. Il fut un des élèves du célèbre Pierre de Goudelin, se signala par quelques poésies qui donnèrent de grandes espérances et, cessa bientôt de produire. Son œuvre la plus remarquable est un poème sur le jeu du lansquenot, qui remporta, en 1651, le premier prix à l'académie des jeux floraux de Toulouse. Il le publia, augmenté de quelques autres poésies, sous ce titre : *le Triomphe de l'Eglantine* (Toulouse, 1651).

BARUTEL (le P. Thomas-Bernard), prédicateur français, né à Toulouse en 1720, mort en 1792. Il entra dans l'ordre des dominicains et se livra avec beaucoup de succès à la prédication. Il improvisait presque toujours ses sermons, ne se servant, dit-on, pour aider sa mémoire, que de courtes notes ou même de signes, tracés sur son crucifix à l'aide d'un canif. Ayant refusé, sous la Révolution, de prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé, Barutel fut envoyé avec quelques autres dominicains à la chartreuse de Saix, où il termina sa vie. On a de lui : *Sermons, Panegyriques et Discours* (Toulouse, 1788, 3 vol.).

BARUTH s. m. (ba-rutt). Métrol. Unité de poids employée dans les Indes pour peser le poivre, et valant environ 20 kilo. On dit aussi BARUL.

BARVICUM, nom latin de Berwick-sur-Tweed.

BARWALDE, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 40 kil. N. de Francfort-sur-l'Oder, sur le lac de son nom; 3,060 h. En 1631, traité d'alliance entre la France et Gustave-Adolphe.

BARWICK (Pierre), médecin anglais, né vers 1619 à Wetherstack, mort à Londres en 1705. Élève de l'université de Cambridge, il se signala par son dévouement lors de l'épouvantable peste de Londres en 1665, devint un praticien remarquable, surtout pour le traitement de certaines maladies, telles que les fièvres et la petite-vérole, et se montra un des plus ardents défenseurs de la découverte de Harvey sur la circulation du sang. Après la restauration, Charles II le nomma son médecin ordinaire, en récompense de son constant attachement à la cause royale. On a de lui quelques ouvrages, écrits en un style élégant et facile : *Défense de la découverte de la circulation du sang par Harvey*. On lui attri-

bue aussi un livre qui a pour titre : *De iis que medicorum animos exagitant* (1671).

BAR-WOOD s. m. (ba-rou-odd). Techn. Nom d'un bois de teinture, qui paraît être une variété de santal rouge, et que l'on tire de la colonie de Sierra-Leone, en Afrique, où il est fourni par un grand et bel arbre nommé *baphia nitida*, par Azelius. On en fait usage, surtout en Angleterre, pour obtenir des nuances rouges et brunes d'une grande beauté. On l'appelle aussi CAMWOOD.

BARY (Hendrick), graveur flamand, né à Anvers vers 1625, travailla à Amsterdam et à Gouda de 1659 à 1670. Il a imité Corn. Vischer, dont M. Ch. Blanc pense qu'il fut peut-être l'élève. Il signait souvent H. B. Parmi ses estampes, exécutées à l'eau-forte et au burin, on remarque *l'Été et l'Hiver*, représentés par des enfants, d'après A. Van Dyck; *Le vin rend insolent et Gare à l'eau!* d'après F. Miéris; un *Mendiant*, d'après Brauer; le *Chirurgien de village*, d'après Jean Lievins; le *Ménage champêtre*, d'après P. van Aert; les portraits de Grotius, d'après Miéris; de l'amiral Tromp et de l'amiral Ruyter, d'après F. Bol; de J. de Witt, d'après Netscher; du peintre Cornelis Ketel, d'après lui-même; et de plusieurs autres personnages, d'après G. Terburg, van Vliet, J. de Baan, J. Colaert, Chr. Pierson, J. Westerbaen, A. Bakker, C. van Diemer, etc.

BARYBAS s. m. (ba-ri-bass — du gr. *barus*, lourd; *bas*, part. prés. de *bainô*, je marche). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, comprenant trois espèces, qui vivent dans l'Amérique méridionale.

BARYCÈRE s. m. (ba-ri-sè-re — du gr. *barus*, lourd; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumons, voisins des chryptides, dont l'unique espèce connue habite la Saxe : *Les Barycères ont des pattes longues et grêles*. (Blanchard.) Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant une seule espèce qui habite le Brésil.

BARYCOÏE s. m. (ba-ri-ko-i — du gr. *barus*, lourd; *akouô*, j'entends). Pathol. Durété d'oreille, légèr surdité. On dit aussi BARYCOÏTE.

BARYE (Antoine-Louis), célèbre sculpteur français contemporain, est né à Paris en 1795. Destiné par son père à l'orfèvrerie, il apprit chez Fourier tous les secrets de ce métier, qu'il exerça exclusivement jusqu'en 1817. A cette époque, il prit des leçons de Bosio et de Gros, et fit sous ces maîtres de rapides progrès. Il remporta, en 1819, une médaille d'argent au concours de gravure sur pierre (le sujet du concours était *Milon de Crotone*), et, en 1820, le deuxième grand prix de ronde-bosse (la *Malediction de Cain*). Il concourut encore deux fois; mais ses compositions n'ayant pas été jugées suffisamment académiques, il dut renoncer à l'honneur, trop souvent mortel pour le talent, d'être pensionné pendant cinq ans aux frais de l'Etat, et il lui fallut pour vivre revenir à son ancien métier d'orfèvre et de fondeur, qu'il n'a plus quitté. Toutefois, il n'abandonna pas le grand art de la statuaire. Outre un cadre de médailles modelées, il envoya plusieurs bustes au Salon de 1827. En 1831, il exposa un *Saint Sébastien* et divers groupes d'animaux, entre autres un *Tigre dévorant un crocodile*. Une médaille de 2^e classe lui fut décernée à cette occasion; mais il est probable que le jury voulut récompenser le *Saint Sébastien*, œuvre médiocre traitée dans les données classiques, et non les groupes d'animaux, sujets qui paraissaient alors peu dignes d'un art élevé. Le public fut plus intelligent. Il admira beaucoup le *Tigre dévorant un crocodile*. Les journaux se montrèrent en général très-favorables aussi à cet ouvrage. « La vérité de ce groupe est telle, écrivit M. F. Lenormand, qu'on se sent poursuivi, après l'avoir vu, par une odeur de ménagerie... Tout est original et fort dans ce morceau qu'on peut comparer aux plus parfaits ouvrages qui nous soient restés de l'antiquité en ce genre. » Gustave Planche, qui débutait alors dans la critique d'art, mais qui avait déjà cette sûreté de coup d'œil et cette intelligence du beau qu'on lui a reconnues plus tard, pressentit l'avenir du grand sculpteur : « M. Barye, dit-il, s'est créé dans l'étude et la reproduction des animaux une spécialité personnelle; il a bien fait, à notre avis, de suivre son goût et de s'isoler ainsi de toute imitation... Son *Tigre* se distingue surtout par une grande vérité d'attitude, par une grande finesse de modelé. Je ne crois pas qu'on puisse copier plus fidèlement la nature. Je reprocherais seulement à l'artiste d'étouffer la vie de ses animaux sous une multitude de détails reproduits trop petitement... Moins littéralement exacte, la sculpture de M. Barye serait plus grande et plus belle; elle serait moins réelle, mais plus vraie; elle gagnerait en élévation ce qu'elle perdrait en fidélité. Toutefois, et malgré ces critiques, le groupe de M. Barye est admirable. Personne peut-être ne pourrait faire aussi bien, et l'auteur seul peut faire mieux. » M. Barye fit mieux, en effet. Le modèle en plâtre du *Lion combattant un serpent*, exposé au Salon de 1833, excita les plus vifs applaudissements. Les connaisseurs furent unanimes à reconnaître que la sculpture d'animaux n'avait rien produit de plus émouvant,

de plus vrai. D'autres groupes qui figurèrent au même Salon, *Charles VI à cheval dans la forêt du Mans*, un *Cavalier du XVI^e siècle*, furent également très-admirés. Le gouvernement décora l'artiste; le jury ne le jugea pas même digne d'une médaille. M. Barye redoubla d'ardeur et fit chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre. Il exposa successivement : en 1834, une *Gazelle morte* et un *Ours dans son auge* (appartenant tous deux au duc d'Orléans); un *Éléphant* (au duc de Nemours); un *Jeune lion terrassant un cheval* (au duc de Luynes); un *Ours*, une *Panthère dévorant une gazelle*, tous ouvrages en bronze; en 1835, un *Tigre* (bronze), commande du ministère de l'intérieur; en 1836, un *Groupe d'animaux* en pierre, et le *Lion au serpent*, exécuté en bronze, pour être placé dans le jardin des Tuileries.

Le duc d'Orléans, dont Barye avait sculpté un buste qui fut exposé en 1833, lui commanda un surtout de table. Les cinq groupes principaux destinés à former ce surtout étaient cinq chasses : au tigre, au taureau, au lion, à l'élan et aux ours. Présentés au Salon de 1837, ils furent refusés. « Le jury, dit à ce propos G. Planche, le jury n'a pas craint de déclarer que ces groupes, supérieurs au *Lion des Tuileries*, n'étaient pas assez faits, que ce n'était pas de la sculpture, mais de l'orfèvrerie. Merveilleuse pénétration! Adorable et sainte ignorance! » Et le mordant critique ajoute : « Ne faut-il pas voir dans l'exclusion de M. Barye le souvenir du pont de la Concorde et du couronnement de l'Arc de l'Étoile? M. Thiers a offert à M. Barye la décoration des quatre coins du pont de la Concorde; or, ces quatre coins avaient été partagés, sous la Restauration, entre les sculpteurs de la quatrième classe. Plusieurs sculpteurs de l'Institut ont présenté des projets pour le couronnement de l'Arc de l'Étoile; la destinée malheureuse de ces projets est un nouvel argument contre M. Barye. Tout cela est d'une probabilité affligeante, tout cela est digne de colère et de pitié; et ce qui ajoute encore au scandale de cette exclusion, c'est que personne en France, excepté M. Barye, ne sait modeler un cheval ou un lion. » C'était aussi sur la demande de M. Thiers que l'artiste avait fait un projet de couronnement de l'Arc-de-Triomphe. Il avait imaginé de représenter l'oiseau impérial, pour ainsi dire, encore soutenu par le vent, au moment où il va saisir sa proie : cette proie, c'était un morceau de canons, de boulets, les insignes des villes, des provinces, des empires où se sont promenées nos armées. La crainte de blesser l'amour-propre des puissances fit renoncer à ce magnifique couronnement. M. de Romieu fit à cette occasion un mot qui eut du succès : « Le vent, dit-il, s'oppose à l'exécution de ce beau projet. » Bien des gens crurent qu'en effet l'énorme aigle de fonte, de 23 m. 35 d'envergure, qui aurait surmonté l'Arc de l'Étoile, n'aurait pu résister au vent soufflant de l'avenue des Champs-Élysées... Aujourd'hui que le vent a tourné et que l'aigle napoléonienne peut planer au grand jour, pourquoi ne reprendrait-on pas le projet de M. Barye? Il est digne du magnifique monument élevé à la gloire des armées françaises.

Repoussé systématiquement par le jury, mais apprécié de plus en plus par le public, M. Barye finit par se tenir tout à fait à l'écart des expositions pour s'adonner tout entier à la production des bronzes destinés au commerce. Il sut élever cette industrie à la hauteur de l'art. Parmi les innombrables ouvrages qu'il a exécutés en ce genre, il nous suffira de citer : *Angélique et Roger montés sur l'hippogriffe* (dont le premier modèle a été exécuté pour le duc de Montpensier, en 1846); *Thésée combattant le centaure Biénon*; *Indien monté sur un éléphant qui terrasse un tigre*; *Guerrier tartare arrêtant son cheval*; *Cavalier africain surpris par un serpent*; *Gaston de Foix*; *Charles VII*; *Bonaparte à cheval*; les *Grâces*; *Python avalant une gazelle*; *Python étouffant un crocodile*; *Singe monté sur une antilope*; *Chiens d'arrêt*; *Loup tenant un cerf à la gorge*; *Lion dévorant une biche*; *Tigre surprenant une antilope*; *Cerf terrassé par deux léopards*; *Cerf qui écoute*; *Cerf frottant ses bois contre un arbre*; *Taureau terrassé par un ours*; *Aigle tenant un héron*; *Crocodile dévorant une antilope*; *Lions, Tigres, Panthères, Jaguars, Ours, Chiens, Chevaux, Taureaux, Cerfs, Cigognes, Oiseaux divers*, groupes ou isolés dans des attitudes extrêmement variées. M. Barye a exécuté, en outre, beaucoup d'aquelles très-intéressantes, représentant pour la plupart des animaux féroces. Il en a exposé plusieurs aux Salons de 1831, 1833 et 1834, et en a fait quelques-unes de grande dimension pour les princes d'Orléans. En 1847, il termina pour le jardin des Tuileries un *Lion assis* (bronze), morceau d'une simplicité et d'une grandeur magistrales, que beaucoup de connaisseurs regardent comme son chef-d'œuvre. En 1848 et en 1850, il fut désigné par les artistes pour faire partie de la commission chargée du classement des sculptures envoyées au Salon. Il exposa lui-même, en 1850, deux de ses meilleurs ouvrages : un *Centaur* et un *Lapithe* (groupe en plâtre, commande du ministre de l'intérieur), et un *Jaguar dévorant un lièvre*. Ce dernier groupe (aujourd'hui au Luxembourg) reparut, exécuté en bronze, à l'Exposition universelle de 1855, et soutint dignement la réputation du maître. M. Barye fut nommé officier de la Légion d'honneur à la suite de ce concours

solennel, et obtint pour ses petits bronzes, exposés dans les galeries de l'Industrie, la grande médaille d'or. Depuis 1855, il n'a rien envoyé aux Salons, mais il a pris part aux diverses expositions des produits industriels. Un grand peintre avec lequel il a plus d'un point de ressemblance, Decamps, disait de lui, il y a quelques années : « Ce génie piquant et original, aux aptitudes et études spéciales, qui eût décoré nos places de monuments uniques au monde, s'est trouvé trop heureux de pouvoir formuler ses idées dans les maigres proportions d'un surtout d'un usage impossible... Il est triste de constater qu'un talent qui, seul peut-être, eût pu doter son pays d'un monument vraiment original, se vit réduit à la fabrication de *serre-papiers*... »

Decamps avait raison : le grand sculpteur d'animaux eût été plus apte que personne à décorer une de nos places publiques de quelque groupe grandiose; il lui eût suffi pour cela d'élever aux proportions monumentales l'une ou l'autre de ses *classes*, son *Thésée*, son *Lapithe*, son *Éléphant écrasant un tigre*, son *Charles VI*. On lui a fourni, il est vrai, une occasion de montrer ce dont il était capable dans la grande sculpture; M. Lefuel, l'architecte du nouveau Louvre, lui a confié l'exécution de quatre groupes allégoriques d'hommes et d'animaux, représentant l'*Ordre*, la *Force*, la *Paix*, la *Guerre*. Ces groupes, qui décorent les pavillons Daru, Denon, Colbert et Turgot, se font remarquer par leurs lignes sévères, leur modelé sobre et pur; mais ils sont malheureusement noyés dans les reliefs de toute sorte qui surchargent ces pavillons. L'artiste a dû se conformer, d'ailleurs, à un programme officiel qui a nécessairement gêné son inspiration. Ce n'est donc pas sur ses sculptures architecturales qu'il faudrait juger le maître. Sa véritable puissance a consisté à créer des groupes isolés, des scènes animées, terribles, émouvantes, dans lesquelles il a représenté des animaux luttant. C'est en cela qu'il a fait preuve d'originalité, qu'il s'est montré grand poète autant qu'habile praticien. M. Thorey écrivait en 1844 : « M. Barye a restitué dans la sculpture un élément complètement oublié depuis quelques générations d'artistes, l'élément de la fantaisie, de la finesse et de la vivacité. M. Barye est un homme du siècle de Benvenuto. » M. Maxime Du Camp a dit de son côté : « Contrairement à la plupart des sculpteurs de notre époque, qui n'admettent qu'une sorte d'immobilité convenue et qui repoussent, comme n'étant pas traditionnel, tout geste exagéré ou seulement violent, M. Barye a cherché le mouvement; il l'a étudié sur nature, l'a trouvé et l'a rendu avec une éclatante vérité. » Ce profond amour du vrai n'exclut pas, d'ailleurs, le sentiment poétique qui transfigure et idéalise la réalité. Suivant la remarque de M. Th. Gautier, « M. Barye ne traite pas les bêtes au point de vue purement zoologique; quand il fait un lion, un tigre, un ours, un éléphant, il ne se contente pas d'être exact et vrai au plus haut degré; il sait que la reproduction de la nature ne constitue pas l'art; il agrandit, il simplifie, il idéalise les animaux et leur donne du style; il a une façon fière, énergique et rude qui en fait comme le Michel-Ange de la ménagerie. » Nous ne pouvons mieux résumer notre pensée sur le célèbre artiste qu'en disant, avec un de ses biographes, M. Emile Laine, « qu'il appartient à l'antique par sa manière de comprendre la structure humaine, au XVI^e siècle, par l'habileté avec laquelle il groupe ses personnages de manière à faire valoir sa composition de tous les côtés; enfin, à notre temps, par la multiplicité de ses inspirations, par l'exagération de quelques-unes d'entre elles, par la furie romantique de ses chasses et de ses luttes d'animaux. » Pour tout dire, ce fondeur, ce fabricant de *serre-papiers*, cet orfèvre, qui n'est pas même académicien, est l'un des plus grands sculpteurs des temps modernes, le premier de tous dans sa spécialité.

BARYCÉPHALIE s. f. (ba-ri-an-sé-fa-li — du gr. *barus*, pesant; *enkephalon*, cerveau). Physiol. Imbécillité, idiotisme.

BARYGAZA, nom ancien de Barotsche. V. ce mot.

BARYGLOSSIE s. f. (ba-ri-glo-si — du gr. *barus*, pesant; *glossa*, langue). Pathol. Pésanteur, embarras de la langue.

BARYMÉTRIE, s. f. (ba-ri-mé-tri — du gr. *barus*, lourd; *metron*, mesure). Phys. Détermination de la pesanteur.

BARYNOTE s. m. (ba-ri-no-te — du gr. *barus*, lourd; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant environ quinze espèces, qui toutes habitent l'Europe.

BARYOSME s. m. (ba-ri-o-sme — du gr. *barus*, pesant, fort; *osmê*, odeur). Bot. Syn. des trois genres, *barosme*, *coumaronne* et *dip-térie*.

BARYPENTHE s. m. (ba-ri-pan-te — du gr. *barus*, lourd; *penthis*, chagrin). Entom. Genre d'insectes névroptères de la famille des phryganes, comprenant deux espèces qui vivent au Brésil.

BARYPHONE s. m. (ba-ri-fo-ne — du gr. *barus*, lourd; *phonê*, voix). Ornith. Syn. de *momot*.

BARYPHONIE s. f. (ba-ri-fo-ni — du gr.